

Louis Forestier, *Charles Cros, l'homme et l'œuvre*, Coll.
« Bibliothèque des lettres modernes , 14 », Paris, Minard, 1969,
586 p.

Léon Somville

Volume 4, numéro 1, avril 1971

Le roman médiéval

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500172ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500172ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Somville, L. (1971). Compte rendu de [Louis Forestier, *Charles Cros, l'homme et l'œuvre*, Coll. « Bibliothèque des lettres modernes , 14 », Paris, Minard, 1969, 586 p.] *Études littéraires*, 4(1), 117–119. <https://doi.org/10.7202/500172ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

La plupart des critiques catholiques sont enthousiasmés (presque tous abbés du *Monde*, de la *Revue du Monde Catholique*, de *l'Univers*, de *Durendal*) ; pour ce qui est des autres, ils demeurent perplexes quant à la conversion du romancier. Seulement quelques critiques laïques mentionnent le style « osé » de H. et n'apportent rien de nouveau à l'explication de son œuvre. Dans ce très long chapitre, M. Issacharoff présente une foule de citations de critiques de l'époque sans pour autant les exploiter à fond. Peut-être eût-il été préférable de prendre quelques exemples isolés et d'en déduire les raisons de la réaction de la critique, d'y chercher l'état d'esprit et le goût du temps. Dans sa conclusion l'auteur se borne à résumer des résultats déjà donnés dans l'introduction et répétés dans son chapitre.

En route n'est pas un livre très diffusé en comparaison de *la Cathédrale*. Néanmoins nous ne trouvons que très peu de critiques de ce livre fameux (septième chapitre) et encore moins d'explications de la part de l'auteur. Nous y lisons seulement que la critique fut vive et le tirage très élevé. Le même relâchement nous le ressentons à nouveau au huitième chapitre, d'ailleurs minuscule (trois pages), où n'est rapportée qu'une seule critique de *Sainte Lydwine de Schiedam* et *Jes Foules de Lourdes* et quelques-unes pour *l'Oblat*. M. Issacharoff explique ce fait par l'acceptation générale de la conversion de H. Une plus large documentation eût pourtant été souhaitable.

Suit dans une annexe l'énumération des articles nécrologiques et le jugement des auteurs d'histoires de littérature française. Ici on aurait souhaité également

de plus amples renseignements, car citer seulement Lalou, Lanson et Thibaudet paraît tout de même un peu limité.

Puisque l'auteur nous promet dans le titre de son étude la présentation de la critique huysmansienne jusqu'en 1960, il condense toute la critique de 1907 à 1966 dans trois pages. Il est évident qu'il ne s'agit que d'une rétrospective hâtive et superficielle d'articles et d'œuvres secondaires. Connaissant le sérieux de l'auteur, on était en droit d'attendre une étude plus fouillée et aussi plus vaste de la critique.

En ce qui concerne « l'essai de bibliographie » qui traite surtout des traductions publiées à l'étranger des œuvres de H., il convient d'ajouter que les fautes d'impression sont assez nombreuses. Ainsi n'existe-t-il à Berlin ni de « Borin Courrier » ni de « Bursen Courrier », pas plus qu'il n'y a à Florence de « Rassegla Internazionale ».

Le lecteur du livre de M. Issacharoff tente assez souvent en vain de situer l'auteur par rapport à la critique ; il voit trop peu d'interprétation de la critique. Que l'auteur, néanmoins, soit vivement remercié pour son panorama de la critique qui nous permet d'entrevoir les réactions des contemporains de Huysmans et qui fait de cette étude un précieux ouvrage de référence.

Hans-Jürgen GREIF

Université Laval

□ □ □

Louis FORESTIER, *Charles Cros, l'homme et l'œuvre*, coll. « Bibliothèque des lettres modernes, 14 », Paris, Minard, 1969, 586 p.

Charles Cros, auteur méconnu, méritait une étude exhaustive. L'A.

a visé un double propos : la présente thèse porte en sous-titre : *l'homme et l'œuvre*. De prime abord, la tradition (critique) semble devoir l'emporter sur la nouveauté. Lecture faite, l'impression se corrige : l'homme Cros s'est rapproché de nous. Les traits dus à une légende malveillante se sont estompés. Certes, le poète alcoolique et bohème n'est pas devenu, par la grâce de l'entreprise biographique, un parangon de vertu et de sobriété. Le tandem Charles Cros - Nina de Villard est dépeint tel qu'il était : la réunion de deux déclassés. Néanmoins, l'accent est mis, chaque fois qu'il est possible, sur ce qui fait appartenir Cros à l'histoire des lettres plutôt qu'à la chronique scandaleuse. Des *moments* cruciaux apparaissent en pleine clarté : la rencontre avec Rimbaud, la formation du premier groupe *zutiste* en 1871 et du second en 1883, le rôle joué par les « Vilains Bonshommes » (1869), les « Vivants » (1872) et les « Hydropathes » (1878) . . . L'A. corrige et complète avec bonheur les informations que nous pouvions avoir, après les travaux d'un Noël Richard, sur ces groupes éphémères mais actifs de l'époque symboliste et présymboliste.

Les pages consacrées à Rimbaud sont excellentes. L'éclairage reste biographique, mais les conclusions concernent un projet plus vaste : « l'effort de Cros, son propos fondamental — où science et poésie se confondent —, s'apparente à celui de Rimbaud » (p. 89). L'A. rappelle avec pertinence qu'ils étaient deux à attendre pour la première fois l'adolescent de Charleville à la gare de l'Est (ils devaient d'ailleurs le manquer) : Verlaine et Cros. Au-delà de l'anecdote, l'A. mesure bien comment la rencontre fut décisive

pour le poète du *Coffret de Santal*. Comme sera décisive, et meurtrissante, la conjonction Cros-Edison :

Quelle étrange, quand on y songe, mais quelle logique destinée que celle de Cros ! Au moment où il découvre la photographie des couleurs ou le principe du phonographe, il trouve des concurrents plus heureux en la personne d'Edison ou Ducos du Hauron. De même, quand il a l'intuition d'une méthode d'où va découler toute la poésie moderne, il se rencontre avec Rimbaud (p. 397).

Que la carrière littéraire et scientifique de Cros fût vouée au naufrage, voilà qui ne faisait aucun doute pour ses contemporains, très enclins à faire autour du malchanceux une « conspiration du silence ». À charge de revanche, l'A. rend à Ch. Cros son dû : « oublié » par Verlaine dans ses *Poètes maudits*, « oublié » par Van Bever et Léautaud dans leur célèbre anthologie, celui qu'on affligeait de l'étiquette d'« humoriste » fait aujourd'hui figure de précurseur du Symbolisme, sinon du Surréalisme !

Nous sommes persuadés qu'il a sombré au moment où il allait se trouver dans l'avant-garde de la phalange symboliste (p. 220) . . .

Mais c'est là propos de biographe fervent.

Bien qu'elle soit moins étendue que la partie consacrée à la biographie et à la critique d'attribution, la tranche réservée à la lecture proprement dite de l'œuvre répond aux mêmes critères d'objectivité et au même désir de présentation exhaustive. La méthode adoptée ici est celle de la classique analyse littéraire : retracer les influences d'abord, répertorier ensuite les formes strophiques et les combinaisons

rythmiques, dégager enfin de l'ensemble d'une production une signification morale ou esthétique. C'est, au dire de l'A., envisager à la fois l'*œuvre* et la *pensée* dans une perspective « littéraire et psychologique ». Nous avouons rester quelque peu sur notre faim. Autant il paraissait nécessaire de présenter Charles Cros en dehors de sa légende, autant on peut regretter que l'on n'ait distingué du texte que ses thèmes apparents, immédiats. L'analyse psychologique, dont se réclame l'A., ne va pas aujourd'hui sans la perception des profondeurs où pareil exercice entraîne à coup sûr le chercheur sagace. Qu'on songe à ce qu'un Blanchot a tiré de la *lecture* de Lautréamont !

Ces réserves ne peuvent atténuer la reconnaissance que l'on doit à M. Forestier pour avoir consacré tous ses efforts à un poète, mineur sans doute, mais capable de s'attirer des lecteurs et des admirations (André Breton, René Char . . .) ; pour mesurer l'ampleur de l'entreprise, il faut en effet se rappeler que l'édition des « œuvres complètes » chez J.-J. Pauvert est due au même critique.

Léon SOMVILLE

Université Laval



George TREMBLEY, **Marcel Schwob, faussaire de la nature**, Coll. « Histoire des idées et critique littéraire », vol. 101, Genève-Paris, Librairie Droz, 1969, 134 p.

Il manque au lecteur de cette étude sérieuse, et qui vient à son heure tirer de l'oubli l'œuvre de Marcel Schwob, le recours à des monographies qui pourraient mieux en montrer la nouveauté et l'importance. Il faut chercher dans

plusieurs revues une pitance qui reste maigre et se contenter de savoir que les travaux importants consacrés à Schwob, ceux de Wesley Goddard sur le « conteur et critique littéraire », ceux de John Alden Green sur la « carrière littéraire », sont des thèses encore inédites. Les deux livres de Pierre Champion (1926 et 1927) apportaient des éléments historiques et biographiques utiles, sans toutefois constituer un apport critique important. Pour la première fois, sauf erreur, nous avons entre les mains un essai d'interprétation globale de l'œuvre fortement centré sur les problèmes du réalisme et de la réalité, de l'érudition et de l'invention.

Schwob était fascinant d'érudition. L'argot français, le jargon des Coquillards, les études sur Shakespeare, Stevenson, Meredith, la documentation pour servir aux *Vies imaginaires*, l'ébahissement pour la bohème de Villon, l'admiration pour son maître, le linguiste Michel Bréal, pour le savant Claude Bernard, l'inspiration dans Ribot, autant d'éléments qui font comprendre pourquoi ce sémite, « petit et laid » mais sachant l'hébreu, éblouissait par sa conversation. L'érudition n'a-t-elle pas été le vrai masque de Schwob ? Il se souciait peu des vérités qu'elle lui apportait ; il recomposait à sa manière les vies qui l'intéressaient. Ainsi avait fait Valéry pour Léonard en 1895 ; il avait dédié son *Introduction* à Schwob, un an avant la publication de *Spicilege*.

Cet érudit, refusé à l'agrégation, dut se faire artiste. Il ne cessa jamais d'être un écrivain érudit. Il était de plus suprêmement intelligent, trop pourrait-on dire, et cela n'est pas sans lien avec le manque de confiance en lui-même. D'où le sentiment du « cœur double », les théories